Document generated on 04/24/2024 5 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Humour et fantaisie

Janick Beaulieu

Number 82, October 1975

Norman McLaren

URI: https://id.erudit.org/iderudit/51305ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Beaulieu, J. (1975). Humour et fantaisie. *Séquences*, (82), 109–116.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

HUMOUR ET FANTAISIE

Janick Beaulieu

L'acte créateur de l'humoriste consiste à provoquer la fusion momentanée de deux matrices habituellement incompatibles.
Arthur Koestler

Patience, discipline, ascèse, rigueur; tels sont les qualificatifs qui nous viennent spontanément à l'esprit, quand nous étudions la facture de chacun des films de Norman McLaren. Dans cet univers qui puise à même l'abstrait, un élément saute aux yeux de tout spectateur: la fantaisie. Autre constatation: animer un dessin abstrait, c'est une certaine forme d'humour qui consiste à donner un souffle de vie à une nature morte.

L'élément de fantaisie se dégage d'une façon d'autant plus saisissante que l'univers de McLaren en est un très ordonné. Tout se déroule avec une précision impeccable. On n'y sent pas l'ombre d'une rature. A la réflexion, on se rend compte qu'il n'y a rien de moins gratuit que les films de McLaren. Tout y est élaboré, image par image. Les feux d'artifice n'éclatent pas par hasard. Ils sont la résultante d'une longue mise en place. D'où vient cette impression d'étonnement continuel même chez ceux qui méprisent l'art pour l'art et qui regardent d'un mauvais oeil toute forme d'esthétisme plus ou moins gratuit? On pourrait avancer qu'on est sous le charme à cause de ce grain de folie qu'on appelle la fantaisie débouchant sur l'humour.

Ça sert à quoi ce cinéma de pure évasion? Cinéma d'évasion? Non. Il faut plutôt parler de cinéma d'invasion. Invasion de la fantaisie dans notre monde hyper-organisé où l'on sait longtemps à l'avance les jours de congés, les horaires à respecter. On voudrait tout contrôler, même les fantaisies de la température. En voyant certains films abstraits de McLaren, on éprouve une joie similaire à celle qu'on ressent à contempler le feu, l'eau et la vie. C'est gratuit. C'est beau. C'est la vie. La vie nous offre des beautés gratuites que nous ne prenons même pas le temps d'admirer. Qu'on pense aux fantaisies qu'imaginent les nuages en épousant la forme des phantasmes qui nous habitent.

Avec McLaren, on peut parler de créateur dans le sens plein du terme, puisqu'il invente des formes nouvelles qui prennent vie devant nous. Les réflexions qui suivent essaient de prouver que l'humour et la fantaisie chez McLaren ne veulent pas tourner le dos à la vie. Bien au contraire, McLaren se livre à une véritable célébration de la vie.

Un grand courant d'humanisme

Dans son tout premier film, *Seven Till Five* (les activités de l'école des Beaux-Arts de Glasgow durant 24 heures), Norman McLaren, dans le

générique qui apparaît à la fin, s'amuse avec les lettres. Il y a là l'esquisse d'un large sourire quand le "Everything else by McAlistair" s'anime comme sous l'effet d'une boutade en ramassant les lettres d'un geste nerveux.

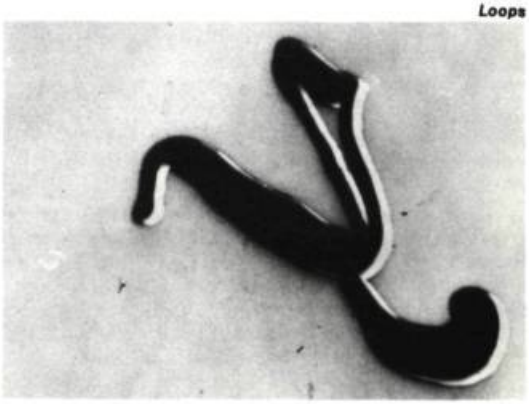
Dans un deuxième film, *Camera Makes Whoopee*, où McLaren expérimente une grande variété de trucages et d'effets d'optique, on trouve quelques bons gags. Même si l'auteur juge très sévèrement son film en le qualifiant "d'horrible mélange", on y décèle des trouvailles dignes des grands burlesques américains. On peut ne pas crier au génie devant le pied qui renverse un pot de peinture et l'éponge qui gicle sous la pression d'un pied, mais j'admire la fantaisie qui pousse l'audace jusqu'à donner à boire et à manger à la caméra. Je ne peux m'empêcher de rire devant une caméra qui, à l'instar d'une grande dame frileuse, va se coucher, en prenant bien soin de nous montrer le bout de son nez avant de s'enfouir sous les draps.

Avec *Hell Unlimited* (1936), McLaren dénonce l'armement à outrance comme machination diabolique pour déclencher les guerres. Cette invitation à la coexistence pacifique est l'oeuvre d'un artiste engagé qui veut apporter sa contribution à la mesure de ses moyens. On a tendance à situer l'oeuvre de McLaren en dehors du temps à cause de ses oeuvres abstraites. Un artiste qui plane de tout son art sur les misères de notre pauvre monde. C'est là vouloir oublier l'humanisme qui se faufile dans toute son oeuvre. Humanisme qui ne se contente pas seulement de donner une vie fantasque à des animaux, mais qui invite les hommes à s'entraider au lieu de se détruire. (cf. *Les Voisins*). Quand on voit *Hell Unlimited* en 1975, on peut sourire devant certaines naïvetés au niveau de la démonstration avec la balance du pouvoir et l'échiquier de la victoire. Le film adopte le procédé par accumulation. L'auteur en met vraiment beaucoup trop. On n'est pas sans éprouver un malaise entre certains traitements comiques d'un sujet tragique. Ce malaise ne pourrait-il pas être mis sur le compte de l'humour noir?

Avec *Love on the Wing* (1939), McLaren se lance dans la technique des dessins à même la pellicule. Grand admirateur de Len Lye et d'Emile Cohl, c'est avec une allégresse certaine qu'il s'engage dans cette méthode avant-gardiste pour promouvoir les nouveaux services aériens des postes britanniques. Le réalisateur donne libre cours à une fantaisie, qui, sous forme de métamorphoses successives, nous transporte dans les airs avec une lettre qui véhicule des sentiments d'amour. On sourit devant les nombreux symboles érotiques et freudiens. A l'époque, le commanditaire ne prisait pas tellement ce genre de fantaisie. Aujourd'hui, on revoit ce petit film qui explose de fantaisie avec un sourire de contentement. Quand on pense qu'il s'agit là d'une *commande publicitaire, on ne peut s'empêcher* d'admirer la liberté créatrice d'un McLaren qui pourrait accuser de manque d'imagination ceux qui commettent les commerciaux aussi insipides que vides qui polluent nos écrans de télévision.

Ce mélange de spontanéité et de rigueur ne le quittera plus dans son oeuvre qui ne craint pas de lorgner du côté du surréalisme tout en faisant confiance à une discipline de travail exemplaire. Même dans ses dessins non figuratifs, McLaren s'appuie

Loops



sur des valeurs rythmiques qui régissent la fantaisie des mouvements. Il laisse de la place à l'imagination du spectateur. Dans *Dots* et *Loops*, si des points viennent agresser une boucle cela ne doit pas nous faire conclure à une agressivité latente chez McLaren qui voudrait se libérer sous *forme de fantaisie, mais plutôt à un jeu qui laisse* de la place au sens de l'humour du spectateur. Ainsi peut-on imaginer une tentative de séduction qui viserait à convaincre le point d'en finir avec la ligne en la bouclant. Le plus mal pris sera celui qui devant un de ces films essaiera de ratiociner à l'infini sans faire appel aux forces fantaisistes qui dorment en chacun de nous. La nature a souvent de

ces caprices qui font rager les observateurs scientifiques. Parmi tous les animaux, l'homme demeure celui qui peut se permettre le plus de fantaisies. Serait-ce pour cette raison qu'il peut revendiquer le sens de l'humour? Pactiser avec la fantaisie peut ne pas être une évasion du monde réel, mais une invasion dans une dimension humaine qui sert à l'état de santé d'un certain équilibre psychologique. Même si les films de McLaren ne faisaient que nous rendre attentifs à des considérations de ce genre, il faudrait l'en remercier. Mais on y trouve tellement d'autres choses.

Dans *Hen Hop,* l'humour bat son plein avec une poule qui danse. On imagine difficilement dans la réalité une poule s'adonner, avec la légèreté d'une gazelle, à une danse frénétique. Il y a là un contraste entre la lourdeur du corps et la minceur des pattes. Contraste qui fait sourire. L'animateur pousse l'audace jusqu'à séparer les pattes du corps encombrant, sans que ces dernières n'arrêtent leur frénésie. L'imagination aidant, on peut penser à une princesse qui, grisée par la danse devant son prince charmant, se dépasse en cabrioles acrobatiques au point d'oublier ses jambes. On peut aussi penser que la poule danse à en perdre la tête et...les pattes.

Dans *V for Victory,* film consacré à l'Emprunt de la Victoire, on peut admirer les fantaisies auxquelles se livre la lettre V sur l'air d'une marche militaire de Sousa. On y décèle même un petit bonhomme qui marche d'un pas ferme vers la victoire. Une lettre pour McLaren peut vouloir dire mille mots.

Un hymne à la vie

Même dans ses abstractions visuelles, McLaren donne souvent des points de repère figuratifs. On peut penser qu'il cherche à ne pas désorienter complètement le spectateur. On peut aussi penser que sa qualité de cinéaste d'animation lui permet de s'emparer de certains symboles de la vie. Sous nos yeux, défilent papillons, oiseaux et points lumineux qui s'apparentent à des étoiles. Or l'oiseau qui soupèse l'air de ses ailes demeure, pour l'homme rivé à la terre par la pression atmosphérique, une sorte de symbole de la vie dégagée de la pesanteur d'une certaine matière. L'homme a toujours envié la liberté de l'oiseau qui peut regarder de haut notre fourmilière humaine. McLaren semble avoir une prédilection pour les oeufs *(Hen Hop, La Poulette grise, Blinkity Blank)* sans oublier la poule. On sait que la poule est un des symboles de la fécondité. Et l'oeuf contient en puissance l'éclatement de la vie. Ce n'est pas pour rien qu'à Pâques les vitrines font étalage d'oeufs et de poules en chocolat. Ces réflexions sommaires voudraient souligner l'importance que McLaren accorde à la vie . La vie l'intéresse. Il en devient le chantre exemplaire. Chacun de ses films se présente comme un hymne à la vie. Les commentateurs de McLaren sont souvent portés à considérer son oeuvre sous l'angle esthétique qui privilégie l'art pour l'art. C'est oublier que McLaren va même jusqu'à célébrer une certaine qualité de vie par des films sur la fraternité et les méfaits de la guerre. Prenons l'exemple de *Fiddle-De-Dee* où défilent devant nous des jets de couleurs au son d'un "reel" exécuté par un violoneux de la rivière Gatineau. On croit nager dans une abstraction pure qui semble vouloir mettre à dure épreuve la rétine de l'oeil. Au contraire, le rythme endiablé allié aux couleurs dansantes vous met des fourmis dans les jambes. C'est tout le corps qui est habité par l'envie de danser. Or, apparaît, dans ce délire de couleurs, une tache noire qui s'apparente étrangement à un oiseau qui semble jouer à cache-cache comme s'il voulait se moquer de notre lourdeur statique. Quand on sait que la bande sonore exécute le "Reel de l'oiseau moqueur", on ne s'étonnera pas de cette interprétation qui voudrait s'appuyer sur un point de repère figuratif ne dédaignant pas une certaine forme d'humour.

La Poulette grise

Une expérience intéressante consiste à présenter *Blinkity Blank* devant un public

hétérogène et de lui demander ce qu'il a vu dans ce film qui jette en pâture à nos yeux étonnés apparitions, éclairs d'animaux fabuleux, lutte-coït, génération, et une poire devenant banane, ananas, hibou, palmier, parapluie etc. On reconnaît là l'humour graphique d'un Emile Cohl mais servi avec l'éclat spécial de notre auteur. Il y a autant d'interprétations que de personnes dans la salle. Interprétations qui dépendent de l'expérience, de la culture et de l'état d'esprit de chacun.

Begone Dull Care (Caprice en couleur), un régal pour les yeux et les oreilles, est l'abstraction peut-être la plus réussie de McLaren. Du moins, c'est le film que je préfère et dont je ne me lasse pas après plusieurs visionnements. Un slow encadré d'un fox et d'un boogie-woogie d'Oscar Peterson. Le tout donne un caprice d'une vitalité exubérante. Si on tient absolument à trouver une signification à ce délire audio-visuel, on peut dire que les caprices nous en font voir de toutes les couleurs, comme dans la vie. Et en plus d'admirer cette concordance entre la musique et l'abstraction visuelle qui ouvre des champs nouveaux à l'interprétation ou l'illustration d'une oeuvre musicale, on peut y voir quelques allusions à la réalité (oiseaux, étoiles...) qui dispense de façon capricieuse le coloris des oiseaux pour la joie de l'homme qui espère être né sous une bonne étoile.

Au royaume de la fantaisie, il faut citer *A Phantasy* qui se consacre à un rituel étrange où une sphère donne naissance à une colombe, *A Little Phantasy* qui ne craint pas de plonger dans le fantastique, *Lignes horizontales* et *verticales* où on s'étonnera d'une façon abstraite mais vivante de surprendre la respiration d'une corde, *Canon* où un petit bonhomme recule en glissant sur sa jambe, *La Poulette grise* qui nous fait découvrir la transparence d'une poule, *Pas de deux* qui nous convie à un spectacle de danse intemporel, *Mosaic* où les effets acoustiques se lancent la balle devant nos yeux étonnés et *Opening Speech* où McLaren lui-même doit se battre avec un micro récalcitrant (mû par une ficelle noire) qui s'érige en porte-à-faux. Ce conflit traduit le malaise de l'artiste par de nombreux effets sonores quand il doit s'adresser directement à son public.

Il faut souligner d'une façon spéciale *Les Voisins* dont le scénario fait s'affronter deux voisins qui se disputent la propriété d'une fleur dans les deux sens du mot. Ils iront jusqu'à s'entretuer. Le film conclut avec l'avertissement: "Aimez votre prochain". Cette fantaisie qui prône la fraternité universelle emprunte le schématisme d'une apologie. Les trucages font rire. Mais apparaît ici une forme d'humour rare chez McLaren: l'humour noir. Le son synthétique donne une note déshumanisante aux personnages. Les poteaux de la clôture qui servent d'épées se rangeront pour former une croix sur le tombeau de chacune des victimes. Humour noir qui nous renvoie aux guerres de religions.

Les Voisins

Pour conclure ce regard sur l'humour et la fantaisie, nous allons privilégier trois oeuvres de McLaren: *Il était une chaise*, *Le Merle* et *Rythmetic*.

Il était une chaise

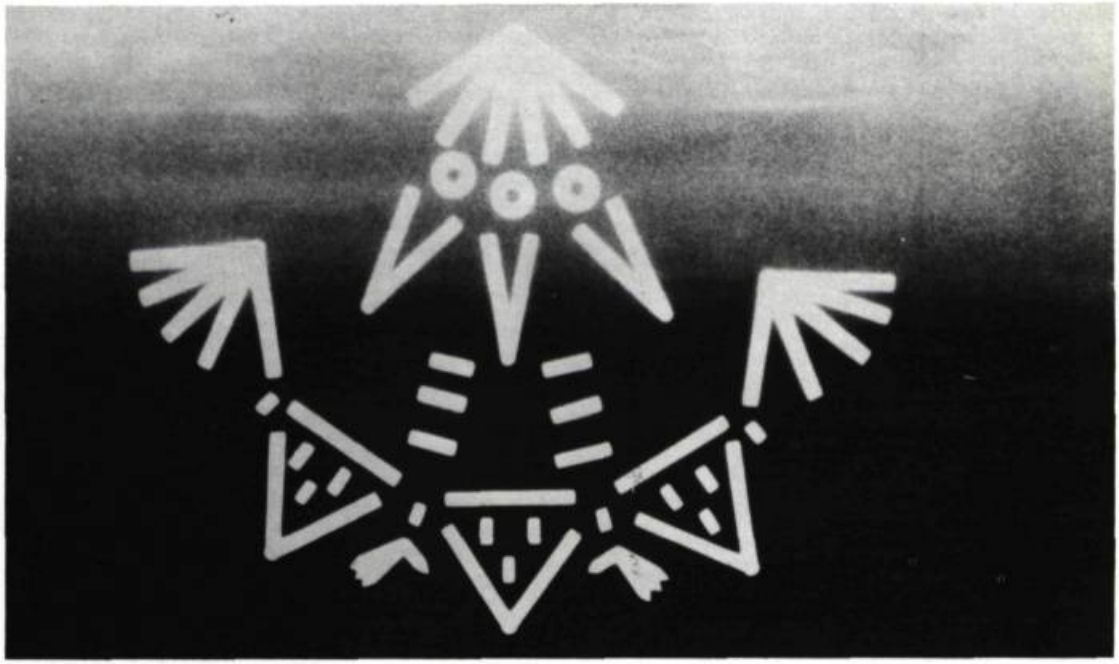
Ce film très connu de Norman McLaren pourrait porter comme sous-titre: les caprices d'une chaise. Même si le film est en noir et blanc, la chaise nous en fait voir de toutes les couleurs. On n'assiste pas ici à la révolte de la matière contre l'homme, mais aux fantaisies auxquelles se livre une chaise avant de reprendre sa fonction qui en est une de servante soumise. Elle se sait utile, voire même nécessaire. Là repose toute sa fierté. Et pour prouver à l'homme qu'elle n'est pas un vulgaire objet sans âme, elle se permettra une kyrielle de caprices qui forceront l'homme à traiter avec elle sur un plan d'égalité, c'est-à-dire à respecter sa fonction au même titre qu'elle respecte la fonction des autres.

Il était une chaise se prête comme nombre d'autres films de McLaren à plusieurs interprétations. Pour ma part, j'y vois comme un appel discret à respecter les objets qui nous entourent parce qu'ils font partie de notre environnement. De nos jours, on semble commencer à comprendre que notre société de consommation à outrance va trop loin dans le gaspillage des espaces verts et des objets non recyclés, sans oublier les eaux polluées et les entassements excessifs de bétail humain. La nature se venge de ces mauvais traitements par des avertissements sévères en faveur du respect d'une certaine qualité de vie. Ce message semble être contenu implicitement dans les caprices d'une chaise.

En cette année internationale de la femme, d'autres y verront une contestation de la femme objet. Sans donner dans ce genre d'interprétation qui pourrait au point de départ se montrer injurieuse envers la gent féminine, force m'est d'avouer que le comportement de notre chaise ressemble aux caprices d'une femme qui s'adonne à une petite séance de séduction. Elle résiste, se fâche et disparaît. Quand elle revient, elle boude, gémit, pleure et se dévoue tout entière à son caprice. Le but atteint, elle saute de joie. Tout entre dans l'ordre: c'est l'entente cordiale. A ce caprice, l'homme veut s'imposer par la force. Fatigué de ce corps à corps violent qui tourne à l'avantage de la chaise, l'homme joue les indifférents; il la nargue en s'asseyant par terre. La chaise revient à la charge avec les coquetteries d'usage. Serait-ce l'étape du repentir? Nenni. Elle se refuse à nouveau. L'homme entreprend de l'enjôler. Rien ne va plus. De guerre lasse, il finit par comprendre l'objet de son caprice: s'asseoir sur lui l'espace d'un instant.

Ce stratagème nous fait passer par toute la gamme des émotions dans un suspense de tous les instants. Le rire nous attend à la sortie de chacun des gags qui se nourissent à même les comportements de nos deux héros. La musique contribue à amplifier ces caprices. Il faut voir l'homme danser avec la chaise sur un air de tango, une marche militaire et une musique tzigane. Il faut voir et entendre la chaise gémir face contre terre. C'est l'humour au pays des caprices.

Il était une chaise



Le Merle

1er couplet: Le merle a perdu son bec.
Les pattes courent après le bec; bientôt, il y en a trois. C'est la joie exprimée par la danse du refrain.

2e couplet: Le merle a perdu son oeil.
La patte essaie de récupérer l'oeil et de le remettre à sa place; elle joue avec lui; comme s'il s'agissait d'un ballon. C'est le bec qui a le dernier mot. Il s'ouvre et enferme l'oeil, comme des bras disposés en forme de losange. La récupération se fête dans une ronde.

3e couplet: Le merle a perdu sa tête.
La tête est un petit toit qui apparaît, disparaît, puis se remet en place, au-dessus des yeux. La recherche se termine par l'image d'une grille, à l'intérieur de laquelle la patte trouve refuge.

4e couplet: Le merle a perdu son cou.
Le bec et les yeux cherchent dans un tas informe de petits bâtons et, enfin, trouvent un, deux, trois bâtonnets. Le merle, pourvu de trois cous, se transforme en une chaîne de losanges qui s'étirent ou se referment comme les soufflets d'un accordéon.

5e couplet: Le merle a perdu sa "pale".
Qu'est-ce que la "pale"? Cette pièce importante est un bâton qui tombe. Le bec et l'oeil, toujours vigilants, cherchent à le reconnaître dans la ronde qui s'est formée autour d'eux, quand passe un petit avion. Là est peut-être la clé du mystère.

6e couplet: Le merle a perdu son dos.
Un bâton long tombe à son tour. Les yeux intrigués s'abaissent et descendent pour le chercher. Le dos revient, en triple exemplaire. Le merle est alors une sorte de pyramide instable qui, tout à coup s'écroule, laissant apparaître un petit bonhomme qui danse tantôt à droite, tantôt à gauche et qui fait des roulades.

7e couplet: Le merle a perdu son aile.
Une aile s'envole, puis une deuxième. Elles se retrouvent avec toutes les différentes parties du corps pour former une nouvelle pyramide qui s'écroule à nouveau. Le même petit bonhomme que précédemment reste seul; il joue au ballon.

8e couplet: Le merle a perdu sa queue.
Où est la queue du merle? Il faut la chercher dans la ronde endiablée qui tourne comme un feu d'artifice. Si vous ne l'avez pas trouvée, le merle doit connaître sa cachette, car il fait fièrement le salut militaire du bec et des yeux!

9e couplet: Le merle a perdu son ventre.
Les émotions en cascades ont donné le vertige à l'oiseau. Tout tourne! Tout tourne très vite! L'animal extraordinaire s'est enrichi de membres de toutes sortes qu'il présente dans le tableau final.

Comme dans *Rythmétic*, les petits cartons se déplacent sur un écran aux couleurs changeantes.

La description du contenu de chacun des couplets est empruntée au numéro 20 de la revue "L'écran et la vie" (juillet 1965) publiée en France. On coiffe cette analyse du sous-titre: "Les farces d'un joyeux luron". Ce qui m'apparaît très exact. Ce film fait à l'aide de petits cartons découpés donne une impression de légèreté qui véhicule plusieurs bons gags à la manière de McLaren: les métamorphoses d'un oiseau qui vole à la rencontre de formes très stylisées. Ce farceur de merle s'amuse avec l'insolite dans une sarabande de démembrements qui dépassent de beaucoup les clowneries d'un contorsionniste. On y joue même au tic tac to.

Cette chanson très connue dans la francophonie fait partie du folklore franco-canadien. L'interprétation qu'en donne Le Trio lyrique en accentue la fantaisie par des "Ah", des "Tiens!" et des "Dommage!". On remarquera, au cinquième couplet, l'apparition du mot "pale" qui fait problème au commentateur français anonyme. Disons tout de suite qu'il s'agit du mot "fale" (ou "falle") et non de "pale". Bien qu'on retrouve ce mot dans un vieux dictionnaire Larousse pour désigner d'une façon vulgaire le jabot des oiseaux de basse-cour et particulièrement celui du pigeon, il ne faut pas en vouloir à notre commentateur français, puisqu'il s'agit d'une expression du terroir qui désigne aussi le jabot des oiseaux, mais qui s'emploie également pour désigner la gorge et la poitrine (cf. le dictionnaire Bélisle) des êtres humains. On dit qu'une personne se ballade "la falle à l'air" quand elle affiche une tenue décolletée ou débraillée. On voit par ce petit trait l'adoption originale d'une vieille chanson française par ceux qu'on appelait autrefois les Canadiens-Français, et qui revendiquent maintenant le droit de s'appeler Québécois.

Dans la ligne de l'Alouette, *Le Merle,* sous des allures délurées, cache une certaine somme de sadisme plus ou moins conscient dans le fait d'arracher un à un les éléments vitaux de sa constitution. On reconnaît là une tendance de notre peuple à écraser son semblable dès qu'il veut aspirer à un haut rang dans la société, comme s'il n'avait pas droit à ses chances dans le contexte d'un peuple minoritaire. On s'étonnera moins de constater que notre sagesse populaire a fait sienne cette chanson qui contient cependant une forte dose d'humour noir. Les sociologues nous diront que cette réaction d'auto-destruction n'est pas l'apanage du peuple québécois, mais de tous les peuples minoritaires. Empressons-nous de dire que McLaren ne donne pas dans ce sadisme plus ou moins latent. Au contraire, l'oiseau en jouant avec les morceaux de plusieurs corps donne naissance à un nouveau type de personnage dont l'originalité consiste à s'épanouir sous la forme d'une fleur aux pétales rutilants. On pourrait aussi penser à une mosaïque formée à même différents traits caractéristiques. La fantaisie de McLaren qui donne l'accolade à la farce inviterait au deuxième degré notre peuple minoritaire à unir ses forces plutôt que de s'entredéchirer. McLaren serait le premier à sourire de cette interprétation à laquelle il n'a sûrement pas pensé. Mais le seul fait qu'on puisse tirer une conclusion naïve de ce genre, pour peu qu'on se permette de rêver sur son sort, démontre bien la démarche intrinsèquement positive de son oeuvre qui va dans le sens d'une réconciliation avec ceux qui nous entourent.

Rythmetic

Si on veut voir une salle fascinée par un film, on n'a qu'à lui présenter *Rythmetic.* Ce film, au point de départ, pourrait avoir tout contre lui. Imaginez un long plan de huit minutes qui se veut une leçon de mathématiques. Et pourtant, dès le début, l'intérêt s'installe à demeure jusqu'à la fin. Même les candidats les plus rébarbatifs à la sécheresse des signes conventionnels s'amusent d'un rire ferme.

Avec ce film, on est en présence de l'exemple le plus achevé de l'alliance rigueur-fantaisie de McLaren. La rigueur nous renvoie au calcul exact des additions, soustractions et multiplications qui se déroulent sous nos yeux. La fantaisie vient semer le doute dans l'exactitude des chiffres et des opérations. On a l'impression d'assister à un ballet où les protagonistes se disputent les lois de l'ordre et de la fantaisie. Avant que tout rentre dans l'ordre, on aura droit à une révolte ouverte de certains chiffres qui cherchent à sortir de l'anonymat du "conventionnalisme." Les chiffres veulent nous convaincre qu'ils ont du caractère et qu'ils ne tiennent pas à jouer le jeu des chiffres morts. Pour le prouver, ils se bousculent, se fuient, en viennent même aux mains et aux pieds. Dans cette guerre ouverte contre les forces de l'ordre campées par les signes "plus","moins" et "égalité", on comprendra que le signe "égalité" éprouvera des maux de tête aigus et des crampes douloureuses. Un chiffre à la mauvaise place fera tressaillir d'un

malaise mouvementé toute une colonne.

Les forces de l'ordre ont beau faire montre d'une certaine souplesse, force leur est d'avouer qu'il n'est pas facile de faire cohabiter des chiffres qui ont des caractères si différents pour le bien commun des opérations. Surtout quand ces chiffres traversent une crise d'émancipation.

Le 9 tombant à la renverse ne veut pas se prendre pour un 6. Le 3 et le 5 placés côte à côte ne semblent pas vouloir faire bon ménage. Ils se tournent le dos effrontément. Le 0 n'est pas content de son sort. Il n'accepte pas sa condition de vaurien (0 vaut rien). Avant d'accepter sa forme sagement ovale, il gémit, s'enfle et semble souffrir d'un complexe de nullité. Le 4 paraît souffrir d'engourdissement avec sa grosse tête reposant sur une patte unique. Il s'étire, histoire de se dégourdir un peu. Peut-être s'ennuie-t-il un peu? Le 5 a bon dos. Pourquoi le gratter? Traverse-t-il une crise d'identification? Le chiffre 1, droit comme une barre, est fier de son unité. Coquet, il se coiffe d'une petite virgule qui lui sert de chapeau. Sa trop grande fierté semble provoquer chez les autres un certain mépris. Qu'il en vienne à prendre son chef, c'est alors que tous les autres l'expulsent pour le retourner à son propriétaire.

On peut remarquer aussi que l'écran devient rouge durant le passage le plus mouvementé. A noter l'amplification de la musique pendant les opérations les plus ardues. Les sons aigus accompagnent les chiffres les plus anguleux.

Rythmetic est un chef-d'oeuvre d'humour capable de provoquer les éclats de rire d'une salle mélancolique.

Si, comme l'affirme René Clair, "le rire est un signe de liberté", McLaren s'affirme comme étant notre meilleur messager de la liberté. Ce rire, qui s'abreuve à même les fantaisies de la vie, semble jaillir naturellement, sans effort, comme une source reliée à son courant. Or, notre cinéma nous a appris qu'il est très difficile de provoquer un rire intelligent. Seul un génie peut le faire pour la postérité. Le cinéma d'animation doit beaucoup à notre créateur. Norman McLaren l'a rendu plus libre en faisant éclater certaines contraintes pour lui ouvrir de nouveaux horizons.

Rythmetic